

## Homélie du dimanche 11 juillet à Ligugé – fête de saint Benoît

*(Pr 2, 1-9 ; Ep 4, 1-6 ; Lc 22, 24-27)*

Une querelle entre les apôtres pour savoir qui est le plus grand, tel est le point de départ du récit évangélique que nous venons d'entendre. Immaturité des apôtres diront certains, tant ils apparaissent centrés sur eux-mêmes. Comment peuvent-ils oublier aussi vite la parole que Jésus vient de leur adresser un instant plus tôt ? « J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous avant de souffrir » (v. 14). Ainsi, le dernier repas pascal est placé sous le signe de sa propre mort : il ne boira plus (v. 16) et il ne mangera plus (v. 18) au milieu des siens. Mais alors qu'advient-il de ses disciples ? Qu'advient-il de ceux et celles qui au long de l'histoire mettent leur foi en lui jusqu'à la venue de son Règne ? C'est ici précisément – dans le geste de la fraction du pain et dans la coupe de la nouvelle Alliance – qu'il nous invite à recueillir le mémorial de son corps livré et de son sang versé pour nous (v. 19-20).

Etrange querelle située dès après cet instant si dense. Etrange querelle qui met à jour la quête de pouvoir qui travaille en nous sous mille formes déguisées et même, parfois, sous les meilleurs habillages spirituels. C'est ici que Jésus perce nos intentions les plus secrètes. Déjà une première dispute avait eu lieu pour savoir qui était le plus grand parmi eux (9, 46). Jésus avait répondu en plaçant un enfant au milieu d'eux. Ici, il oppose le comportement des gouvernants des nations à l'attitude qui doit avoir cours parmi nous : « Qu'il n'en soit pas ainsi parmi vous, au contraire le plus grand parmi vous qu'il soit comme le plus jeune et celui qui commande comme celui qui sert » (v. 26). Ce renversement des pratiques ne constitue pas seulement ni d'abord un impératif éthique. Il est le signe de reconnaissance de la présence du Crucifié-Ressuscité au milieu de nous. Nous croyons de foi vive, en effet, que le Seigneur de l'histoire s'est fait le serviteur de tous. La nouveauté de l'Évangile nous met à nu et transforme notre manière de vivre. Nous comprenons alors que le récit johannique du lavement des pieds n'est pas seulement un geste liturgique au jour du jeudi saint, il est notre lot quotidien, notre part d'héritage.

Frères et soeurs, nous voici conviés à « accorder notre vie à l'appel que nous avons reçu » (Ep 4, 1). Devant les mondanités du monde qui toujours nous guettent, Paul nous conduit aux sources de la communion fraternelle dans la reconnaissance de l'action de l'Esprit du Dieu vivant et la grâce de notre baptême (v. 4-6). Toujours nous avons à revenir aux sources vives de notre appel. C'est ainsi que s'accorde

notre vie pour qu'elle chante la beauté de l'Alliance nuptiale de Dieu avec l'humanité. Ainsi, le plus important n'est pas tant ce que nous faisons pour Dieu que ce que Dieu fait pour nous (Lc 1, 49). Reconnaître la prééminence du Christ assure notre pas sur la route filiale de notre existence. « Ecoute, ô mon fils, les préceptes du Maître, et incline l'oreille de ton coeur » (RB, prologue 1). C'est dans l'écoute de la voix d'un fin silence que notre coeur trouve sa joie.

Frères moines, en cette fête de saint Benoît, nous reconnaissons que « l'homme ne vit pas seulement de pain mais de toute parole qui vient de la bouche de Dieu » (Dt 8, 3 ; Mt 4, 4). La Parole de Dieu résonne dans la chair de notre histoire. Nous faisons l'expérience qu'elle nous rassasie en même temps qu'elle fait grandir notre faim. Reçue comme notre nourriture, elle nous tient en marche sur la route. Elle est notre viatique. Elle fait grandir le désir de la rencontre et elle dénude les replis de notre coeur. Elle fait de nous des pèlerins et des mendiants. Elle ouvre nos mains et nous garde en état de veille. « Quoi de plus doux pour nous, frères très chers, que cette voix du Seigneur qui nous invite ? » (RB, prologue 19). La sagesse divine est reçue comme un trésor par celui qui cherche d'un ardent désir : « Mon fils, si tu acceptes mes paroles, si, prêtant une oreille attentive à la sagesse, tu soumets ton coeur à la raison, tu trouveras la connaissance de Dieu [...], tu comprendras ce qui conduit au bonheur » (Pr 2, 1-9). Le Dieu de l'histoire biblique ne se fait pas connaître comme une nécessité qui s'imposerait pour expliquer le monde. Il se révèle sous le signe de la gratuité : En Jésus, le bien-aimé, Dieu se livre dans l'histoire « pour que les hommes aient la vie et qu'ils l'aient la vie en abondance » (Jn 10, 10). Beauté d'un amour qui excède toute mesure humaine. La plénitude de la vie ne se tient pas dans le toujours plus, mais dans le 'creusement' d'une liberté humaine qui s'offre en disponibilité.

Comment ne pas rendre grâce à Dieu, frères et soeurs, pour la Parole faite chair en notre histoire humaine ? Nous voici invités à redire – et même à confesser – notre amour de préférence pour le Christ qui se tient « au milieu de nous comme celui qui sert » (Lc 22, 27). Marcher à sa suite constitue notre école en même temps que notre joie. Amen.

Père Jean-Paul Russeil